

PAUL GRUYER

HOTEL DE NOAILLES

PAVILLON SUD, RESTAURÉ DE 1902 A 1914

PAR

PIERRE-ALBERT BEAUFEU



A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

MCMXXII

PAUL GRUYER

HOTEL DE NOAILLES

PAVILLON SUD, RESTAURÉ DE 1902 A 1914

PAR

PIERRE-ALBERT BEAUFEU

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

MCMXXII

Tiré à 250 exemplaires

N° _____



ALFRED BOUCHER. — DIANE CHASSERESSE. — BRONZE.

QN sait que, contrairement à une idée erronée, trop couramment répandue, les Châteaux et Résidences Royales de l'ancienne France, ainsi que les précieuses collections d'art qu'ils renfermaient, n'étaient nullement clos au public. C'est ainsi qu'à Versailles notamment il suffisait, sous Louis XIV, de se présenter avec un « billet », que l'on se procurait facilement par l'intermédiaire de quelqu'une des personnes connues à la Cour. Un Suisse de garde accompagnait le visiteur et lui faisait admirer les Appartements Royaux et le Parc. Seul, l'Appartement privé du Souverain demeurait fermé. Mais, tous les grands Salons, la Chapelle et la Galerie des Glaces pouvaient être parcourus et admirés à loisir. Le règlement enjoignait seulement aux femmes de se « détrousser », c'est-à-dire de laisser retomber sur le sol la queue de leur robe, et de cacher leurs parasols. Les hommes ne devaient pas non plus entrer bottés. Enfin un paragraphe spécial de la Consigne des Suisses leur commandait de veiller à ce que les visiteurs ne prissent point plaisir à égratigner les vitres et

les glaces, et à écrire leurs noms sur les murs. Ce qui prouve, entre parenthèses, que ce vandalisme stupide ne date point d'aujourd'hui. Au XVIII^e siècle, les facilités d'accès au public ne firent que s'accroître et, à l'époque de Louis XVI, entraient au Château et au Parc tous les gens bien mis. Il en était de même pour les autres Maisons Royales, le Louvre, Fontainebleau, Compiègne, Blois, Chambord, Saint-Germain. Les riches Hôtels particuliers, appartenant soit aux Princes du Sang, soit aux gens de Cour, et qui offraient un intérêt artistique et architectural, ne faisaient point exception à la règle. Une demande de visite était rarement repoussée.

Aussi, voyons-nous, dès le XVII^e siècle, s'imprimer nombre de petits Guides, pareils à ceux dont nous usons aujourd'hui, et qui renseignaient les curieux. Ils devinrent surtout nombreux au XVIII^e siècle. La collection la plus intéressante est celle que publient, à partir de 1752, « Messieurs Dezallier d'Argenville, père et fils, Maîtres des Comptes ». Dans leur *Voyage pittoresque aux Environs de Paris*, combien de belles demeures ils nous font visiter avec eux, que la Révolution a sauvagement détruites et dont, aujourd'hui, le souvenir seul a subsisté !

Parmi ces demeures figurait invariablement, à Saint-Germain-en-Laye, à côté du Château Royal qui est une des plus anciennes résidences de la Maison de France, l'Hôtel de Noailles.



EST à Louis XIV que Saint-Germain, comme Versailles, dut son développement. Le Grand Roi y était né et y tint ordinairement sa Cour, lorsqu'il quittait le Louvre, durant toute la première partie de son règne. Et l'on sait que ce fut une stupéfaction générale lorsque, le 7 mai 1682, par un coup d'État retentissant, il abandonna à la fois Paris et Saint-Germain, pour aller s'installer à Versailles, avec tous les services du Gouvernement, dans ce nouveau Palais qui était son œuvre unique.

De nombreuses plaques indiquent encore, à Saint-Germain, les différents Hôtels des gens de Cour les plus huppés qui, outre le logement, parfaitement exigü et incommode d'ordinaire, dont ils jouissaient au Château, possédaient, comme ils posséderont à Versailles, une résidence particulière.

L'Hôtel de Noailles, qui passait pour la plus belle de ces maisons seigneuriales, avait été construit par J.-H. Mansard, pour Anne-Jules,



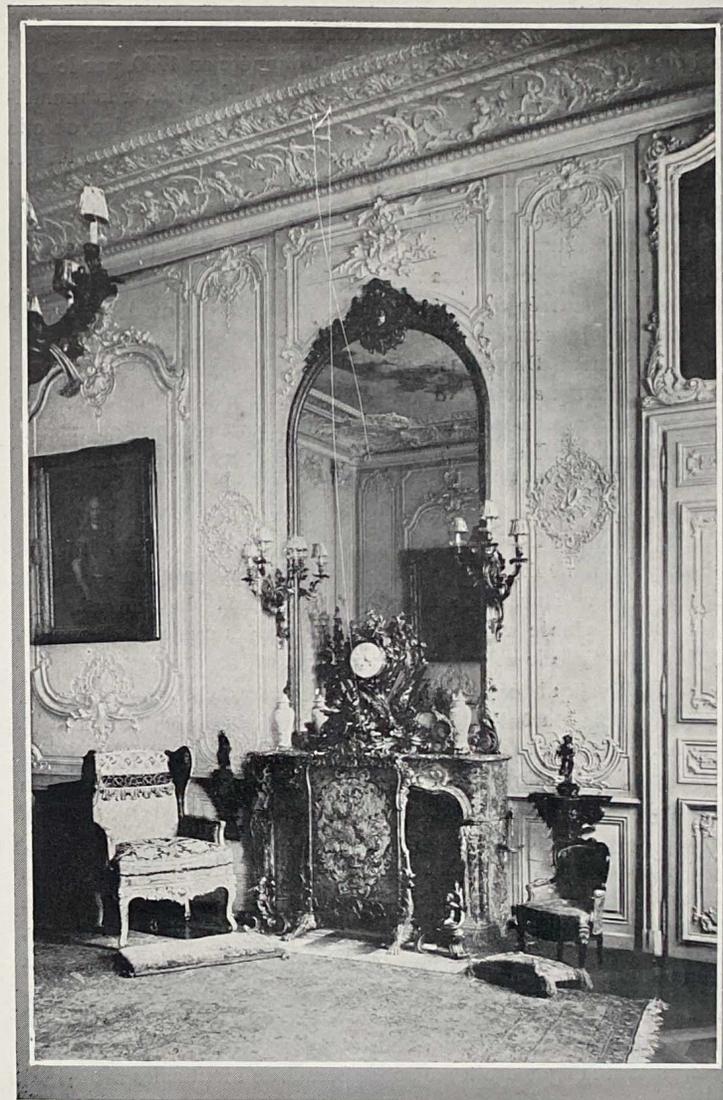
LA PORTE COCHÈRE AVEC CORBELLES SCULPTÉES
DU XVII^e SIÈCLE.

Duc de Noailles, Maréchal de France. La construction devait tirer à sa fin en 1679, lorsque Louis XIV, le 16 août de cette année, étant venu faire visite au Maréchal et trouvant qu'on était trop vite au bout de son jardin, lui fit cadeau de cent quatre-vingt-dix toises supplémentaires, à prendre sur la forêt qui était attenante. (A. Bonneau. *Notice historique, manuscrite, sur l'Hôtel et le Parc de Noailles*). Tout était terminé en 1701.

L'entrée principale s'ouvrait en demi-lune, avec une Grille en fer forgé aux Armes de Noailles, sur la petite Place de Pontoise actuelle, qui se trouve à l'entrée de l'Avenue des Loges et est bordée d'un côté par les Parterres du Château. Les Pilastres de la Grille étaient ornés de Vases de pierre sculptés. En arrière s'étendaient des Parterres de Broderie, des tapis de gazon, des buis taillés et diverses allées de marronniers, dont la principale amenait à une seconde Grille, qui précédait la Cour d'Honneur et l'Hôtel lui-même.

La construction avait cette harmonieuse et élégante sobriété des ouvrages de Mansard. Un Péristyle central, aux colonnes doriques, décoré de petits groupes sculptés, dont l'un se retrouve dans le Parc du Château, sur une des pelouses du Jardin Anglais, précédait un Vestibule intérieur qui s'allongeait en un simple rez-de-chaussée et qui aboutissait, à droite et à gauche, à deux Pavillons d'habitation, rectangulaires. Chacun de ces Pavillons se composait d'un haut rez-de-chaussée qui était l'étage principal, d'un second étage, moins haut de plafond, et de combles bas, à la mansarde, qui écrasaient sur le tout, non sans une certaine sveltesse de lignes, les écailles argentées de leurs ardoises. Le Pavillon de droite en arrivant, ou Pavillon Nord, renfermait les Appartements du Duc; celui de gauche, ou Pavillon Sud, ceux de la Duchesse. Au Pavillon Nord se raccordait une Grande Galerie, qui s'allongeait en excroissance dans le jardin. Elle servait aux fêtes et aux réceptions.

Nous savons que l'Hôtel renfermait notamment une belle Bibliothèque, occupant trois pièces et contenant plusieurs milliers de volumes reliés en veau, une Petite Galerie et un Petit Cabinet de tableaux, qui en étaient voisins, et une Chapelle qui avait son aumônier spécial et où se trouvait une tribune, meublée de trois petites tables, de treize chaises et d'un fauteuil. Dans deux des Grands Salons étaient appendues six magnifiques Tapisseries des Gobelins, armoriées aux armes des Noailles, et qui appartenaient à la suite des *Mois* ou des *Maisons Royales*. C'étaient: *Janvier* ou le *Louvre*, avec une réception royale; *Février* ou le *Palais Royal*, avec un bal masqué; *Mars* ou le *Château de Madrid* (au Bois de Boulogne, près de Paris), avec une chasse au cerf; *Avril* ou

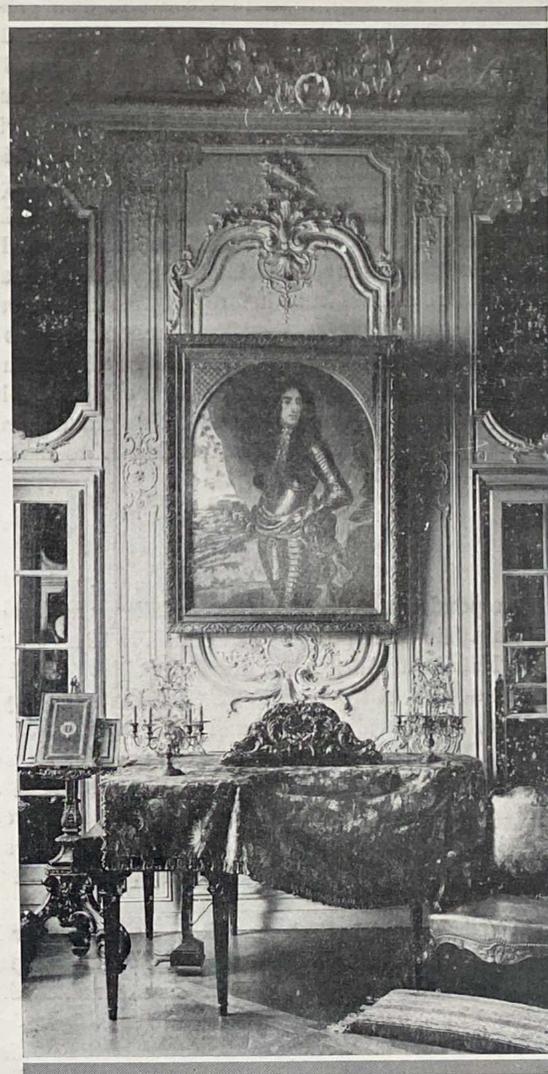


GRAND SALON. — BOISERIES 1756 ENVIRON.
CHEMINÉE EN MARBRE DE RANCE FLEURI.

le *Château de Marly*, avec une vue de ses pièces d'eau et de ses Jardins; *Septembre* ou le *Château de Chambord*; *Décembre* ou le *Château de Monceaux* (près de Meaux), avec une chasse au sanglier. Ces Tapisseries, ainsi que plusieurs beaux meubles, furent données en 1790, par le Duc J.-L. François-Paul de Noailles, Gouverneur de la Ville, à la municipalité de Saint-Germain, pour décorer la Salle de l'Auditoire, où elle tenait ses séances. Trois d'entre elles se retrouvent aujourd'hui à l'Hôtel de Ville, dans le Cabinet du Maire.

La Grande Galerie, qui était voisine d'un Salon de Jeu et de Musique, recevait sa lumière par le plafond. Sa décoration fut modifiée au cours du XVIII^e siècle et Dezallier d'Argenville nous apprend qu'elle était, en 1755, décorée de quatorze tableaux, peints par un des Parrocel (Ignace-François, semble-t-il) et figurant l'*Histoire de Tobie*, qu'il nous décrit longuement. Deux dessus de portes, par le même, représentaient la *Religion Judaïque* et la *Charité*, celle-ci sous la figure d'une femme entourée d'enfants. Des remaniements ultérieurs eurent lieu sous le règne de Louis XVI et l'*Histoire de Tobie* fut remplacée par de petits panneaux, peints par Hubert Robert et figurant des Paysages à l'italienne. Deux de ces panneaux se retrouvent au Musée de l'Hôtel de Ville. En même temps, deux Fresques en perspective, représentant en trompe-l'œil deux Péristyles d'ordre ionique, servaient de décor à des figures de stuc, posées sur des piédestaux de marbre. Une grande glace, placée dans l'axe d'une des Allées du jardin, en doublait, dans la Galerie même, la perspective.

Les Jardins, qui couvraient quarante hectares, s'étendaient jusqu'à la Porte de Poissy actuelle. Ils avaient d'abord été dessinés à la française, selon les règles de Le Nôtre. Au cours du XVIII^e siècle, ils s'augmentèrent d'un Jardin Botanique, fort à la mode à cette époque (on sait que Louis XV en fit installer un au Petit Trianon de Versailles), destiné à la culture des plantes médicinales, d'une Serre Chaude pour les plantes exotiques, d'une Serre Tempérée pour les orangers et d'un Jardin Fleuriste, avec deux Théâtres de Verdure. A la fin du siècle, lorsque le « goût de la nature », sous l'influence de Rousseau, fit fureur, les Jardins de Noailles furent culbutés comme presque tous les vieux Jardins Français, destruction qui menaça le Parc même de Versailles, et Hubert Robert, qui était le grand homme de l'œuvre nouvelle, fut chargé de les accommoder au goût du jour. Les lignes courbes remplacèrent partout la ligne droite; le sol se bossua de monticules artificiels; des Perspectives « qui semblaient un effet du hasard » s'ouvrirent sur la forêt. Il y eut Rivière, Cascatelles, Prairies champêtres, Grotte, Petit



PETIT SALON. — BOISERIES DE 1756 ENVIRON. — PORTRAIT EN TAPISSERIE D'ANNE-JULES, DUC DE NOAILLES, POUR QUI FUT BATI L'HOTEL SOUS LOUIS XIV.

Lac peuplé d'oiseaux aquatiques et semé d'îles, dont « l'île de Cook », Collinettes agrestes, Ermitage, Glacière recouverte d'un gros rocher artificiel, Tour de Malborough comme au Petit Trianon de Marie-Antoinette, un Boudoir dans un vieux tronc d'arbre, « garni de deux petites chaises en lyre, recouvertes de maroquin vert », et une Forteresse à demi-ruinée, flanquée de tours et munie d'un pont-levis sur un fossé. Car, ne l'oublions pas, la ruine romantique est antérieure à la Révolution. Une Ferme, enfin, située près de la Porte de Poissy et d'un « Ha! Ha! » ou saut de loup, abrita une Basse-Cour avec soixante-six poules, six coqs et vingt-six canards, dont dix-sept canards de Barbarie, une Bergerie, un « Toit à porcs », un Colombier plein de roucoulements, une Vacherie et une Laiterie. Dans la forêt même, sur le terrain avoisinant les Jardins et qui appartenait au Duc, furent aménagées diverses « Fabriques », comme on disait alors, dont un Pavillon Chinois, avec plusieurs petites pièces servant de boudoirs, meublées de bergères, fauteuils, canapés, tapis de Turquie, et ornées d'un grand thermomètre à mercure, ainsi que d'un petit faux Tombeau de marbre blanc.



LA correspondance de la Marquise de Balleroy nous a conservé le souvenir d'une grande fête donnée, le 18 août 1721, dans son Hôtel, par Adrien-Maurice de Noailles (1678-1766), fils d'Anne-Jules, et Gouverneur de Saint-Germain. Il y eut bal dans la Galerie, feu d'artifice et illumination dans les Jardins. Le biographe de la Marquise de Montagu raconte que, dans son enfance, on la conduisait à Saint-Germain, une ou deux fois l'été, avec ses sœurs, chez le vieux Maréchal de Noailles, leur grand-père, qui les recevait avec une infinie bonne grâce, les promenait dans ses Jardins et dans la forêt, et « le soir, perdait gaiement avec elles son temps et son argent au jeu de loto ».

Le 3 juin 1748, Louis XV étant venu de Versailles, courir le cerf à Saint-Germain, mais le mauvais temps ne lui ayant pas permis de chasser, il s'en fut déjeuner à l'Hôtel de Noailles et demanda, dit le Duc de Luynes, qu'on lui préparât des saucisses et du café.

En 1764, lit-on dans la *Correspondance de Grimm et de Diderot*, une représentation dramatique fut organisée dans la Galerie de l'Hôtel, par les soins de Trudaine de Montigny, Intendant des Finances. Une troupe choisie y joua *Miss Sara Sampson*, tragédie bourgeoise du genre senti-



SALLE A MANGER. — GRAND LUSTRE DE CRISTAL ANCIEN
A CABOCHONS ET A PENDENTIFS.

mental, dont le sujet, traité dans le goût allemand, est tiré de *Clarisse Harlowe*. La Comtesse de Tessé, fille de Louis de Noailles, Duc d'Ayen, tint le rôle de Miss Sara, « d'une manière ravissante », assure-t-on. Son frère, le Comte d'Ayen, qui est un « excellent comédien », assura celui de l'amant de Sara « Cette pièce, représentée devant la plus grande compagnie de France, a reçu de vifs applaudissements et produit les plus fortes impressions. Elle a été jouée trois fois. »

Le 16 février 1788, c'est Louis XVI que nous rencontrons à l'Hôtel de Noailles. Dans une de ses lettres (publiée dans le numéro de septembre-octobre 1920 du *Carnet de la Sabretache*), le Comte Charles de Villeneuve-Bargemon, Capitaine au régiment de Royal-Roussillon et venu à Versailles pour y être admis aux « Honneurs de Cour », nous a laissé de cette journée une amusante description. Invité à venir assister à Saint-Germain, à la Chasse royale, il part de Versailles en compagnie de divers gens de Cour, dans une voiture à douze places, « disposées trois dans le fond, trois sur le devant et trois sur chacune des deux traverses, qui sont bien rembourrées et avec des dossiers. Nous fûmes ainsi en voiture jusqu'au centre de la forêt de Saint-Germain-en-Laye, où était le rendez-vous de la chasse. Là, tout le monde mit pied à terre, et nous trouvâmes des chevaux du Roi qui y avaient été amenés la veille... Nous fîmes un quart de lieue à la suite du premier cerf qu'on attaqua. Ensuite Sa Majesté descendit de cheval, ainsi que toute sa suite, et se plaça au bord de la Grande Allée, afin de voir passer le cerf, à la suite duquel on avait mis beaucoup de chiens et de piqueurs sonnant du cor de chasse. On resta ainsi à pied, environ une heure, avec la pluie sur le dos, dont le Roi était garanti par une redingote, et le Capitaine des Gardes par un manteau, tous les autres n'ayant que leur habit. Ce premier cerf, après avoir passé trois fois devant le Roi, changea de route et gagna la ville, fut jusqu'à la place du Marché où il y avait beaucoup de monde, et blessa légèrement une femme, au secours de laquelle le Roi envoya le chirurgien qui suivait la chasse. On fit ranger tout le monde et on tua le cerf avec un coup de fusil. Un second cerf fut forcé par les chiens... Le Roi et toute sa suite gagnèrent à cheval le Château de M. le Duc de Noailles, Gouverneur de Saint-Germain. On s'y reposa une heure environ, dans un très grand et très beau Salon, auprès d'un bon feu qui servit plutôt à nous sécher qu'à nous chauffer, le temps étant très doux. Il s'y trouva une bonne halte en maigre, à laquelle le Roi ne toucha pas pour lui, mais il fit faire un bon repas à un chien, nommé *Figaro*, qui avait bien chassé et qui s'était introduit dans le Salon. Sa Majesté commença par lui donner un petit pâté,



L'ESCALIER ANCIEN AVEC RAMPE EN FER FORGÉ.

auquel il fut peu empressé, attendu qu'il était au maigre. Néanmoins, à cause de la délicatesse du feuilletage, il s'en accommoda, ainsi que de plusieurs autres que le Roi continua de lui donner. Il finit par lui livrer l'assiette entière. On porta ensuite des biscuits au fromage très chauds, qui se nomment des fondus. Le Roi n'eut pas de peine à les lui faire accepter. Il les mangea avec voracité, ne se donnant pas la peine d'en séparer le papier, qu'il avalait avec. Ce chien occupa ainsi le Roi et, par conséquent, toute sa suite eut l'air de s'en amuser... Vers quatre heures, on remonta dans les voitures dans le même ordre, pour rentrer à Versailles. »



Nan plus tard, commençait la poussée révolutionnaire qui, après une aube généreuse, devait finir par un plongeon dans le sang et par des ruines irréparables. Louis de Noailles, petit-fils d'Anne-Jules et dont un joli portrait, conservé au Musée de l'Hôtel de Ville de Saint-Germain, nous montre la bonne grosse figure rabelaisienne et réjouie, mourut en 1793, de sa belle mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, juste à temps pour échapper à la guillotine. L'année suivante le 12 juillet 1794, le couperet humanitaire tranchait la tête de sa femme, née de Cossé-Brissac. Leur fils, Jean-Louis-François-Paul de Noailles, qui faisait fonction de Gouverneur de Saint-Germain depuis 1780 (c'est donc lui qui reçut Louis XVI), réussit à sauver sa vie et Napoléon le créa Pair de France, en 1814.

Les biens des Noailles avaient été nationalisés. Mais, tandis que le Château de Saint-Germain était transformé en prison, l'Hôtel de Noailles ne subit pas, ni ses Jardins, de graves déprédations. Seuls furent dispersés les meubles et les tableaux. Ce ne fut que sous le Directoire, où les vandalismes d'art furent beaucoup plus nombreux que sous la Révolution (de cette époque, rappelons-le, date la destruction de Marly), que l'Hôtel et ses dépendances furent mises aux enchères. Vingt et un arpents des Jardins, puis la petite Ferme, puis l'Hôtel lui-même, au prix de 900.000 francs, trouvèrent successivement acquéreurs. En 1803, un sieur Bézuchet racheta le tout et le conserva à peu près intact, tant que dura l'Empire.

Après avoir ainsi échappé au sort de tant d'autres belles demeures, le premier coup de pioche fut porté dans l'Hôtel, sous la Restauration. La partie centrale, c'est-à-dire le Vestibule à Péristyle qui réunissait



CHAMBRE A COUCHER. — BOISERIES DU XVIII^e SIÈCLE
— ET PENDULE EN BISCUIT

les deux Pavillons de droite et de gauche, fut emportée, pour livrer passage à une rue qui relia la Place de Pontoise à la Porte de Poissy. On la baptisa Rue d'Angoulême; elle devint ensuite Rue Louis-Philippe et se mua en Rue Napoléon, sous le Second Empire. C'est la Rue d'Alsace actuelle, de chaque côté de laquelle on retrouve, parallèles, les deux Pavillons du Nord et du Sud, aujourd'hui séparés, qui constituaient l'ancien Hôtel. Sur la Place de Pontoise, à l'entrée de la rue d'Alsace, de petits bâtiments bas, couverts d'ardoises, qui appartiennent à l'État, sont un reste des anciens Communs de l'Hôtel (Écuries et Remises), auquel rien ne les rattache plus.

En 1833, le dépeçage du domaine fut complet et un nouveau quartier s'en est partagé les lots.

Le Pavillon Nord a perdu son ancienne Grande Galerie, mais a conservé un beau morceau des anciens Jardins, avec quelques arbres centenaires.

Le Pavillon Sud, qui est, nous l'avons dit, celui qu'habitait la Maréchale de Noailles, est le plus intéressant, tant par ce qu'il a gardé du passé, que par les magnifiques collections anciennes qu'y a réunies son propriétaire actuel, M. Pierre-Albert Beaufeu. Des Bustes antiques ont été, extérieurement, replacés sur des consoles appliquées aux murs. Des Balustres couronnent le second étage, avec des Vases et, aux quatre angles, des Groupes d'Enfants. Les lucarnes des toitures ont été refaites dans le style de celles de la Cour de Marbre, à Versailles. Ces toitures étaient autrefois beaucoup plus simples et ne différaient pas sensiblement de celles des petits bâtiments de la Place de Pontoise. La grande Porte Cochère, qui précède une petite Cour-Jardin, a des vantaux de bois, exécutés dans le style du xvii^e siècle, et s'encadre de deux Pilastres que surmontent deux magnifiques Corbeilles du xvii^e siècle, en pierre sculptée, de large facture, chargées de roses.

Au rez-de-chaussée, très haut de plafond, les deux pièces les plus intéressantes sont le Grand Salon et le Petit Salon. Leurs Boiseries anciennes, blanches aujourd'hui, autrefois blanches et or, sont, en majeure partie, visiblement contemporaines de celles du Cabinet du Conseil, à Versailles, exécutées par Antoine Rousseau. Elles dateraient donc de 1756 environ, qui est la plus belle époque de l'art Louis XV, où la largeur de l'ensemble s'allie à la finesse du détail. La ligne courbe y joue partout avec la ligne droite, qu'elle assouplit. Une pondération plus grande, et moins de complication dans les profils, font pressentir l'art Louis XVI. Des Instruments Champêtres figurent parmi les motifs accessoires, ainsi que des Carquois de flèches, pour transpercer les



ANGE JOUANT DE LA HARPE, EN BOIS SCULPTÉ ET PEINT,
VÊTU D'ÉTOFFES DE SOIE. — PROVIENT D'UNE ANCIENNE CRÈCHE.



PAJOU. — BUSTE DE BUFFON. — MARBRE.

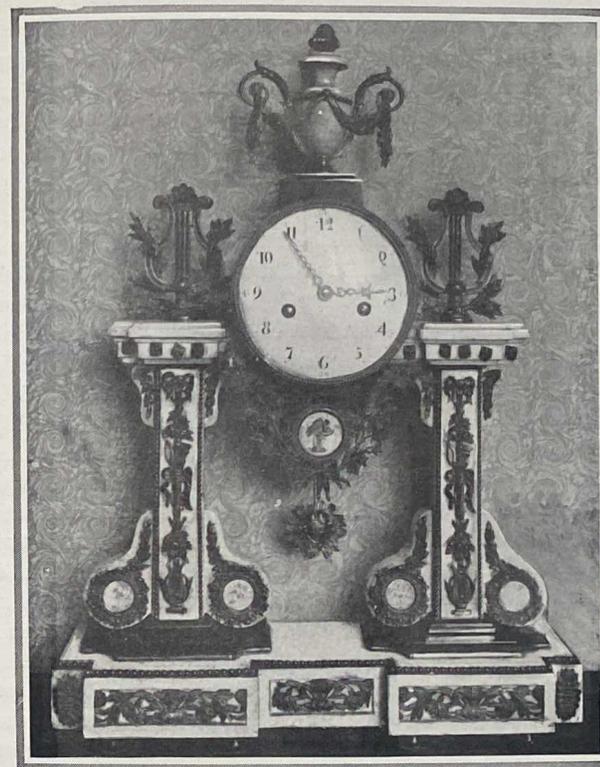


ANGE JOUANT DE LA CITHARE, EN BOIS SCULPTÉ ET PEINT,
VÊTU D'ÉTOFFES DE SOIE. — PROVIENT D'UNE ANCIENNE CRÈCHE.

cœurs, et des Torches enflammées, qui les consomment. La Cheminée du Grand Salon est en marbre de Rance fleuri et la Pendule qu'elle supporte est une reproduction de celle du Cabinet du Conseil. Le Plafond est moderne. Il a été peint, dans ces vingt dernières années, par Thévenot, et figure *Le Triomphe du Printemps*. L'exécution en est légère et tout aérienne. C'est une œuvre excellente. Les dessus de portes sont occupés par des Panneaux anciens des Gobelins. Dans le Petit Salon, un intéressant Portrait en tapisserie représente l'aïeul, Anne-Jules de Noailles, pour qui fut construit l'Hôtel. Il est en grande perruque et en armure. Il porte à sa gauche une épée, dont la garde est richement ciselée; dans sa main droite, il tient son bâton de Maréchal. — Dans la Salle à Manger actuelle, on admire un de ces grands Lustres anciens, où pendent et se superposent d'énormes plaques en cristal taillé (cristal artificiel ou cristal de roche), qui reflétaient et décuplaient, en éclats lumineux et doux, la clarté paisible des bougies de cire. — Dans le Vestibule d'entrée, un Buste de marbre de *Buffon*, par Pajou, est une œuvre de premier ordre. On y admire le modelé de la figure, légèrement boursoufflée par l'âge, qui semble une chair vivante, le regard parlant des yeux, qui clignotent sous des sourcils broussailleux, la souplesse des cheveux qui dégagent un front haut et, sur les tempes, se relèvent en boucles. Et la grande cravate de dentelle du célèbre naturaliste, qui aimait et soignait sa tenue physique autant que celle de son style, complète cette incomparable image.

L'Escalier est un des deux de l'ancien Hôtel, avec sa Rampe de fer forgé, qui s'est assoupli sous le marteau, en légers rubans.

Au premier étage, la Chambre à coucher du maître et de la maîtresse du logis s'orne, à la Cheminée, de gracieuses Boiserries de style Louis XVI. Une charmante Pendule en biscuit, de même époque, met sa pure note blanche, et nous montre une gracieuse jeune femme au sein nu, drapée à l'antique, inscrivant sur les Tables de la Gloire, que lui présente un petit Génie ailé dont une flamme survole les cheveux, les noms des Philosophes anciens et contemporains qui ont bien mérité de l'humanité. Le Lit Double, formé de deux lits jumeaux, réunis sous un même baldaquin sculpté, est intéressant. Il est surmonté d'un Christ ancien, en ivoire sculpté, à la chaude patine, qui est crucifié les deux bras levés. Ce genre de crucifiement était, on le sait, la marque spéciale des Christs jansénites. Mais plus encore, dans une Chambre voisine, à l'usage des amis de la maison, un Lit Louis XV, extrêmement curieux et typique, retiendra notre attention, Le bois du lit, simple et élégant,



PENDULE DU STYLE LOUIS XVI

EN MARBRE-BLANC AVEC APPLICATIONS DE CISELURES DORÉES

ET PETITS MÉDAILLONS EN BISCUIT.

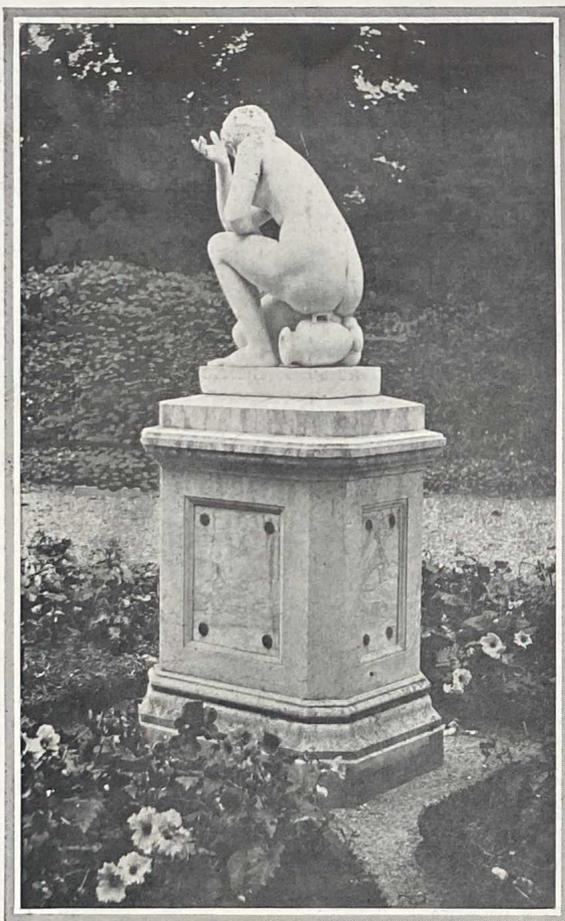
avec ses lignes sveltes, est en effet surmonté, en son milieu, d'un baldaquin en forme de dôme, d'où retombent les rideaux. Les influences exotiques, qui furent grandes à une certaine période de l'art Louis XV, sont ici patentes. C'est la pagode hindoue, le baldaquin du radjah et de ses sultanes, qui se prélassent sur le dos des éléphants. Les tentures, rideaux et couvre-lit sont en damas vert et jaune. Une partie d'entre elles est ancienne. Celles-là ont conservé toute la vivacité et l'harmonie de leur couleur. Le reste a été réassorti au mieux, il y a peu d'années. Le vert a déjà pris un ton différent, ce qui prouve notre infériorité moderne dans l'art de teindre les étoffes. Et il s'agit ici, cependant, d'étoffes de luxe, payées leur prix.

Dans un Petit Salon qui est voisin, est appendue une des plus curieuses Tapisseries anciennes réunies par M. Beaufeu. Elle représente *Le Désespoir de Céladon*. Le célèbre roman d'*Astrée*, par Honoré d'Urfé, parut, on le sait, au début du XVII^e siècle, en plusieurs morceaux, de 1610 à 1625. Son succès fut énorme et cette tapisserie en reproduit une des scènes. Détail intéressant, elle est mentionnée et décrite par George Sand, dans son roman des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Céladon, accablé par le mépris d'Astrée, s'est précipité dans les flots du Lignon. A gauche, dans le lointain, on aperçoit Astrée qui repêche le chapeau de son amant et en conclut que celui-ci est passé de vie à trépas. A droite, sous un buisson, apparaît Céladon, que le fleuve compatissant a rejeté sur la rive. Trois Nymphes, équipées pour la chasse, arrivent vers lui, afin de lui porter secours. Les costumes sont ceux de la Renaissance. La première est vêtue comme au temps des Médicis, la seconde porte un carquois sur le dos. Les deux autres sont chaussées, comme la première, de cothurnes à l'Antique, et portent flèches et carquois. Quoique Céladon semble fort mal en point, il ne faut pas outre mesure s'effrayer de son état. Il échappera au trépas et connaîtra, avec Astrée repentie, les joies du parfait amour. Cette tapisserie trainait, il y a vingt ans, chez un antiquaire, qui l'offrait pour trois mille francs et ne pouvait s'en défaire à ce prix. Elle en vaut vingt ou trente mille aujourd'hui. C'était pour les collectionneurs avisés un heureux temps.

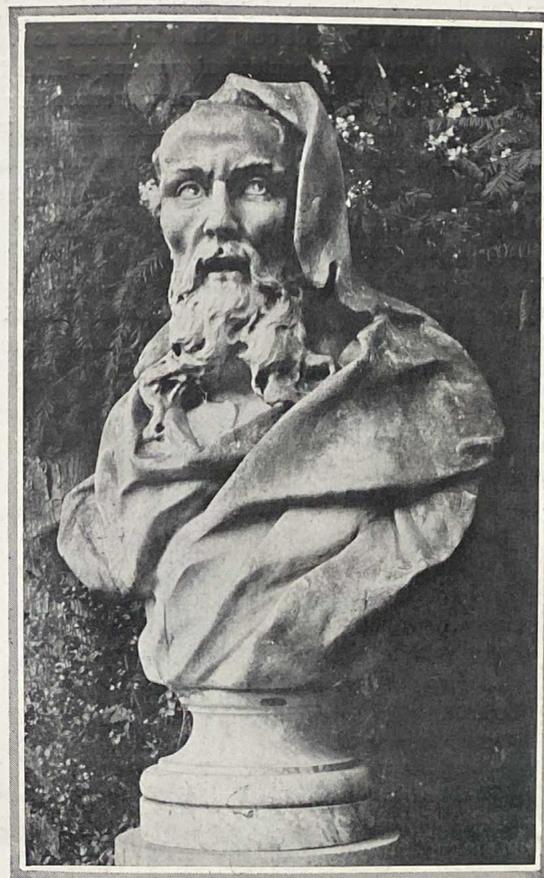
Il ne peut entrer dans notre cadre de décrire ici les multiples objets d'art et bibelots, tous d'un goût parfait et d'une source sûre, qui meublent l'Hôtel. La collection des Pendules et des Gaines, du XVII^e et du XVIII^e siècles, est remarquable, et si nombreuses sont ces machines à sonner l'heure qu'elles ont été, pour la plupart, condamnées à se taire. Leur carillon n'en finirait pas. Quelques œuvres d'art modernes se



LE REZ-DE-CHAUSSÉE SUR LE JARDIN.



CANOVA. — VÉNUS ACCROUPIE. — MARBRE



SATURNE OU L'HIVER. — BUSTE MARBRE, XVIII^e SIÈCLE.

mèlent aux œuvres anciennes, dont une belle *Diane chasseresse*, en bronze, par A. Boucher.

Le Jardin ne représente qu'un faible morceau des anciens Jardins de Noailles. Il a été redessiné à la française par le propriétaire actuel de l'Hôtel, avec des lignes droites, ou légèrement cintrées, qui, durant l'été, s'illuminent de fleurs. Deux de ces petits « Cabinets de Verdre », en treillage, garnis de plantes grimpantes, qui ornaient jadis les Bosquets de Versailles et offraient aux conversations amoureuses leur propice retraite, ont été aussi rétablis. Ça et là, sur leurs socles, des Bustes de marbre mettent leur note claire sur les feuillages verts. Une délicieuse *Vénus accroupie*, au corps nu et moelleux, en marbre blanc, provient du Château de Châalis, près d'Ermenonville. L'œuvre est, avec toute vraisemblance, attribuée à Canova.

Heureux celui qui, dans le flot dévorant de la vie moderne, parmi toute la camelote débordante de faux luxe et d'art faux, peut habiter ainsi une belle et calme demeure, et, comme le philosophe antique, à l'abri des orages, y couler son existence en beauté !



(Cliché P. GRUYER)

TÊTE D'ENFANT EN BOIS SCULPTÉ

Imp. R. Dousinelle
- rue Saint-Pierre -
St-Germain-en-Laye
